

# Mary Anna Barbey : écrire pour aider les autres

Autor(en): **Probst, Jean-Robert / Barbey, Mary Anna**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Généralions : aînés**

Band (Jahr): **29 (1999)**

Heft 3

PDF erstellt am: **08.08.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-827712>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

# Mary Anna Barbey

## Ecrire pour aider les autres

**Originaire du Connecticut, Mary Anna Barbey a découvert la Suisse dans les années cinquante. Elle a développé le planning familial dans le canton de Vaud, avant de se consacrer à l'écriture. Son parcours de vie a été semé d'embûches et de drames. Aujourd'hui, elle aborde le troisième tiers de sa vie avec sérénité.**

**M**ary Anna Barbey vit aujourd'hui dans une petite villa, à quelques pas de l'imposant château de Vufflens, au-dessus de Morges. Une grande baie vitrée

ouvre sur un horizon à peine barré par quelques arbres décharnés. Au-delà du parc, un petit train vert et blanc grimpe lentement à l'assaut du Jura. Il règne dans cet endroit un climat paisible et serein. Une épingle côtoie un ordinateur: choc des siècles et des cultures. Sur le premier, elle égrène quelques notes fugitives, sur le second, elle écrit ses romans.

Ici, le temps s'écoule au ralenti. Autrefois, la maison résonnait aux chants des enfants. Aujourd'hui, ce sont les cris des petits-enfants qui lui donnent vie. Kent, le petit-fils venu de l'île Maurice, considère la vie de ses grands yeux noirs. Les souvenirs accumulés dans la maison au fil des ans sont palpables. Les uns joyeux comme une naissance, d'autres lourds comme un départ.

---

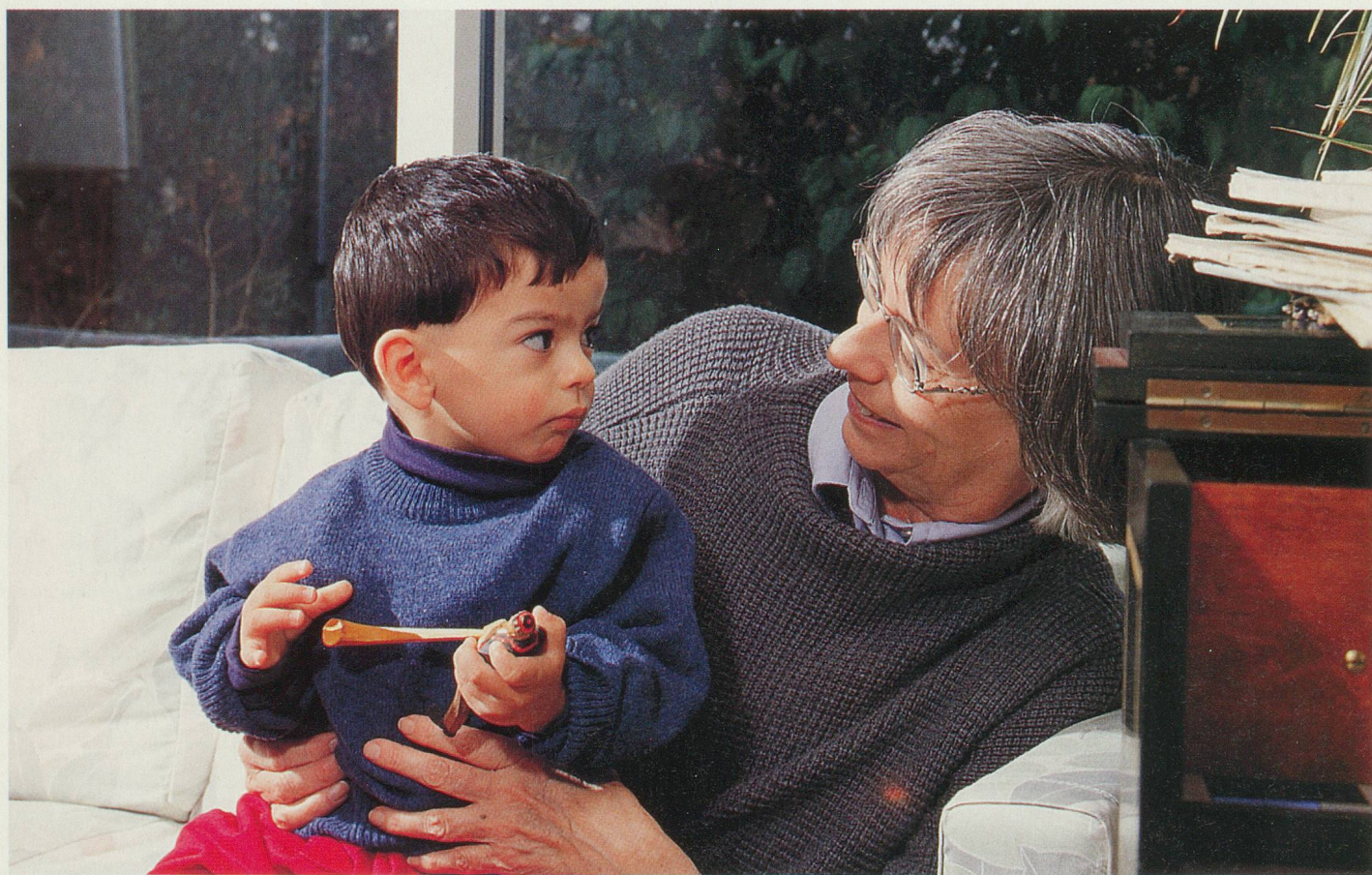
«A vingt ans, j'ai été confrontée à des gens qui se haïssaient!»

---

– Vous avez une trajectoire peu commune, puisque vous êtes née aux Etats-Unis et avez fait carrière en Suisse. Pouvez-vous la résumer?

– Pour moi, elle n'est pas surprenante puisque c'est mon chemin. Je suis en effet née dans la Nouvelle-Angleterre, près de New York. J'y ai vécu et j'y ai suivi mes études, avant de venir en Suisse comme jeune fille au pair, dans une institution genevoise.

– Parlez-nous de votre enfance aux Etats-Unis. Est-ce que cela change fondamentalement par rapport à une enfance en Suisse?



Mary Anna Barbey et Kent, son petit-fils venu en visite depuis l'île Maurice

– L'une des grandes différences, pour moi, est que j'ai suivi mes études dans des écoles réservées aux filles. Il n'y avait pas la mixité, ce qui donnait une couleur très particulière à l'adolescence. Je me souviens des années cinquante, qui étaient des années de prospérité et de sécurité. J'ai vécu une enfance protégée, pas seulement par mes parents, mais par le climat social et l'environnement général.

– **Que faisaient vos parents ?**

– Mon père était professeur d'université et ma mère femme au foyer. Les deux étaient originaires de Caroline du Nord et ils avaient émigré dans le Connecticut, à New Haven.

– **Vous êtes donc venue en Suisse comme jeune fille au pair. Était-ce un choix délibéré ?**

– Dans l'institut où j'ai travaillé, j'étais la première Américaine à faire cette expérience. Je suis arrivée à Genève, dix ans après la guerre. Nous étions une équipe de jeunes filles employées aux tâches ménagères. Dans le groupe se côtoyaient des Hollandaises et des Allemandes, donc des adversaires. Il y avait entre elles beaucoup d'amertume, je dirais même de la haine par moment. A vingt ans, j'étais vraiment confrontée à des gens qui avaient vécu la guerre, qui avaient eu faim et peur.

– **Avez-vous rencontré votre futur mari lors de votre séjour en Suisse ?**

– Non, je l'ai connu aux Etats-Unis, un an après mon expérience helvétique. Il y poursuivait ses études en théologie. Mon père avait organisé une grande réunion à laquelle j'ai participé. C'est comme ça qu'on s'est connus...

– **Et lorsqu'il est revenu en Suisse, vous l'avez suivi ?**

– Pas tout de suite, mais quelques mois plus tard, oui. Mon mari a terminé ses études. Nous avons alors envie de nous lancer dans quelque chose de plus réel et nous sommes partis dans le sud-ouest de la France, pas très loin de Toulouse.



*C'est à ce bureau que naissent les romans de Mary Anna Barbey*

Durant trois ans, mon mari y a exercé son ministère pastoral et mes deux aînés sont nés là-bas.

*«Je me suis rapprochée  
de ce qui se tramait  
dans le domaine  
du planning familial»*

– **De quelle manière avez-vous poursuivi vos études, loin de votre pays natal ?**

– Aux Etats-Unis, le mouvement féministe a fait en sorte qu'on lève les exigences de résidence dans les universités. Au début des années septante, j'ai donc pu suivre des cours et faire un mémoire de licence sur Marcuse pour l'université américaine. Ils ont été très gentils, puisque, sur la base de mes résultats, ils m'ont fait grâce des examens finaux.

– **Est-ce à partir de ce moment-là que vous vous êtes engagée au planning familial vaudois ?**

– Non, j'y étais déjà. Je souffrais de ce rôle de femme de pasteur au foyer, à l'identité très floue. J'avais envie de trouver une tâche bien personnelle. Ce n'était pas facile, parce que j'avais une licence en philosophie inachevée. Que voulez-vous

qu'une Américaine fasse de ce genre de bagage dans le canton de Vaud? Rien! Donc j'ai cherché autour de moi et je me suis rapprochée de tout ce qui se tramait à ce moment-là dans le domaine du planning familial et de l'éducation sexuelle. On commençait à créer les premiers centres, à développer l'idée même de la contraception. C'était les «années pilules», tout se mettait en place. Comme ce n'était pas encore un domaine très réglementé, il régnait une certaine souplesse et j'ai pu y entrer par la petite porte.

– **Qu'est-ce qui vous a attirée dans ce domaine? Était-ce un choix particulier ou le flou artistique vous permettait-il de vous y glisser ?**

– Un peu des deux. Je ne crois pas du tout au hasard. J'étais effectivement attirée par un travail dans le domaine de la psychologie de la vie affective. Ce n'était pas tellement la sexualité en tant que telle qui m'intéressait, mais vraiment les relations entre les gens. J'avais une formation très rationaliste et le fait d'effectuer un travail dans ce domaine m'a permis de développer tout un côté émotionnel.

– **Quel était votre rôle exact sur le terrain ?**

– J'ai commencé comme documentaliste, tout simplement. A l'époque, il n'y avait pratiquement pas de litté-



*On se disait que si les femmes...*



*...arrivaient à résoudre leur problème...*



*... de grossesses non désirées...*



*... elles auraient une vie sexuelle harmonieuse*

rature en français sur ce sujet. Au Département de la santé publique, on avait toute une documentation qu'il s'agissait de classer, de mettre en forme. J'ai commencé comme ça. Et puis j'ai suivi une formation de conseillère en planning familial. Je me suis attachée à l'équipe du docteur Bugnon. Pendant quatre ans, j'ai travaillé exclusivement dans les écoles. En 1974, j'ai rejoint l'équipe du planning familial à Pro Familia. J'y ai travaillé durant neuf ans, tout en conservant un travail de formation des animateurs en éducation sexuelle. A la mort de mon mari, j'ai tout quitté.

– **Vous avez certainement dû être confrontée à la réticence des gens, sur le plan de l'éducation sexuelle. Je pense notamment à la génération de nos parents, pour lesquels il s'agissait d'un sujet tabou. Ce n'était peut-être pas très bien vu à l'époque?**

– Il y avait beaucoup de critiques et de résistance, mais ça avait un côté excitant. Nous étions jeunes, on avait envie de changer le monde. Apprendre à écouter les gens et les faire un peu cheminer avait un côté gratifiant.

– **Mais à cette époque, vous avez été critiquée, vous avez reçu des lettres de menaces. Comment viviez-vous cela?**

– Nous étions très bien soutenus par des psychiatres, qui nous aidaient à affronter ces critiques. C'était le signe que l'on touchait juste. En revanche, les menaces étaient très difficiles à gérer. Il y avait des messages anonymes sur mon répondeur téléphonique. Ces gens ne supportaient pas qu'une femme parle de ces choses-là. On m'envoyait des messages «cochons» et très déplaisants, mais cela faisait partie des risques du métier.

– **Pensez-vous que, grâce à votre travail, la situation a évolué?**

– Je me suis penchée sur cette question au moment de la parution de «Femmes corps et âmes», qui est un livre de témoignages par rapport à la

sexualité et la contraception. Que cela ait changé, c'est sûr. Avec ma collègue, nous sommes arrivées à la conclusion que le seul mieux, c'est une capacité de nommer les choses, de dire ce qui ne va pas au lieu de le subir. Mais il y a tellement de pression dans la vie actuelle: il y a le sida et les problèmes de stérilité, les maladies sexuellement transmissibles, il y a les agressions sexuelles dont on parle beaucoup et puis les divorces, les familles éclatées, les familles recomposées. Tout cela représente un stress terrible qui vient contrecarrer les évolutions et les progrès que l'on aurait éventuellement pu réaliser.

– **Aujourd'hui, il y a une espèce de banalisation du divorce et leur nombre est en augmentation constante. Est-ce que vous arrivez à l'expliquer?**

– Nous avons honnêtement l'espoir de voir diminuer le nombre des divorces. On se disait que si les femmes arrivaient à résoudre le problème des grossesses non désirées, elles auraient une vie sexuelle plus harmonieuse. Maintenant, on sait beaucoup plus de choses sur les mécanismes psychiques profonds qui fondent le choix du partenaire et tout le problème de la gestion du pouvoir dans le couple. L'émancipation des femmes a radicalement transformé les rapports homme-femme à l'intérieur du couple. De récentes études démontrent que ceux qui divorcent sont ceux qui ne croient pas au mariage. Qu'est-ce qui fait qu'on croit au mariage? Autrefois, c'était précisément la religion, les règles sociales, les pressions familiales. Maintenant, tout cela n'existe plus et le couple doit trouver à l'intérieur de lui-même sa propre raison d'être.

– **N'avez-vous pas été tentée d'écrire un livre de recettes pour la réussite du couple?**

– Non, jamais, parce qu'un couple ce sont deux subjectivités qui se sont choisies pour des raisons X ou Y. Chaque histoire, chaque crise,

chaque conflit est différent. La relation de couple qui présente des failles est individuelle. Je crois qu'il n'y a pas de recette, si ce n'est qu'à certain moment le couple n'arrive plus à se parler de façon à modifier quelque chose. Ça tourne en rond, pour parler clairement. L'une des recettes serait quand même d'aller voir quelqu'un à ce moment-là, pour sortir de ce huis clos et avoir un regard extérieur, afin de faciliter la communication.

**«J'avais l'image  
d'un arbre tombé  
en travers d'un chemin...»**

**– Vous avez vécu une expérience pénible qui était la maladie, puis le décès de votre mari et vous avez eu besoin de l'écrire. Quelles raisons vous ont poussée à publier «Nous étions deux coureurs de fond» ?**

– Il y en a plusieurs. La première c'est que j'avais beaucoup écrit comme journaliste spécialisée dans ce domaine. Pour moi, il allait plus ou moins de soi que les choses vécues pouvaient trouver le chemin de l'écrit. J'avais l'image d'un arbre tombé en travers d'un chemin. Si je voulais passer, il fallait franchir cet obstacle. Pendant sa maladie, mon mari avait réalisé une série d'enregistrements avec notre ami Bernard Pichon et, avant de mourir, il m'avait dit que cette bande m'appartenait. Donc, j'avais une sorte de contrat à remplir. Lui-même avait envie que cette mort précoce – il avait moins de 50 ans – puisse avoir un sens à travers ce qui pouvait en être dit. Je savais qu'en écrivant ce livre je faisais quelque chose avec lui et pour lui, à sa mémoire et c'était important.

**– Est-ce que le fait d'écrire ce livre vous a permis de supporter cette épreuve ?**

– C'était quelque part un peu comme un mémorial, que j'ai fait à ma façon. Dans ce sens-là, ça m'a

beaucoup aidée. Je ne crois pas avoir écrit pour me soigner. En revanche, une fois le livre terminé, je suis tombée malade.

**– Avez-vous eu l'intention d'aider les autres personnes qui se trouvent face à un deuil ?**

– Oui, certainement. J'avais vraiment très envie que les soignants aient accès au vécu d'un couple confronté à cette situation. A l'hôpital, les médecins et les infirmières n'intervenaient que quelques minutes ou quelques heures par jour. Le reste du temps, nous l'avons vécu seuls. Il n'y avait personne pour nous aider. J'ai souvent dit: «J'ai écrit le livre que j'aurais voulu avoir.»

**– A partir de cet instant, votre vie a changé. Vous avez eu envie de consacrer le troisième tiers de votre vie à d'autres activités. Lesquelles ?**

– La mort de mon mari a été un grand bouleversement. Je me suis occupée du courrier du cœur à «L'Illustré», j'ai créé des ateliers d'écriture qui représentent ma principale activité actuelle. Et puis, il y a deux ans, j'ai vraiment pris la décision de me consacrer à l'écriture personnelle.

**– J'ai appris que le thème de la longévité vous fascinait. Qu'est-ce qui vous intéresse tant ?**

– Le vieillissement et comment vieillir est un thème d'actualité. Ma grand-mère maternelle, qui est morte à 90 ans, a beaucoup compté pour moi. En revanche, mes parents et mon mari sont partis trop tôt. Par rapport à eux, il y a une envie de tenir. L'un des aspects est donc la vitalité. L'autre tient au fait que j'ai commencé à travailler tard et j'ai l'impression, par moments, que j'ai à peine commencé. J'aimerais pouvoir continuer à écrire encore un bon bout de temps. L'écriture, lorsqu'on avance en âge, est très importante. Il y a assez souvent des gens qui viennent me trouver en me disant qu'ils aimeraient laisser des documents de leur vie. J'aimerais bien qu'ils osent le faire...

**Interview: Jean-Robert Probst  
Photos Yves Debraine**

**A lire:** «*Nous étions deux coureurs de fond*», «*Eros en Helvétie*», «*Ma voix ou celle d'écho*» et «*D'Amérique*», par Mary Anna Barbey, aux Editions Zoé.

## Mes préférences

<b>Une couleur</b>	Le vert
<b>Une fleur</b>	Toutes les fleurs
<b>Un parfum</b>	L'odeur du tilleul
<b>Une recette</b>	La tarte à la courge
<b>Un pays</b>	L'Irlande
<b>Un écrivain</b>	Colette
<b>Un cinéaste</b>	Ken Loach
<b>Un film</b>	Le Festin de Babette
<b>Un peintre</b>	Vincent Van Gogh
<b>Une musique</b>	L'opéra en général
<b>Une personnalité</b>	Ruth Dreifuss
<b>Une qualité humaine</b>	La loyauté
<b>Un animal</b>	Tous les oiseaux
<b>Une gourmandise</b>	Les bavarois